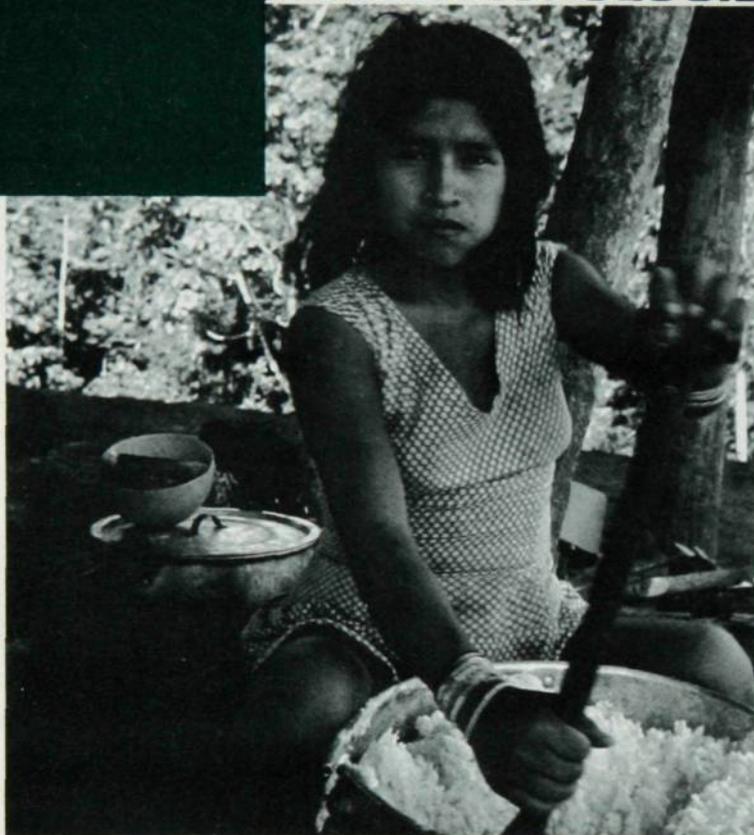


ANTHROPOLOGIE



Pour le masoto des hommes, cette femme achuar travaille plus de trois heures par jour.

LÉVI-STRAUSS PERD DU TERRAIN

La « science de l'homme » est menacée de perdre ses oeillères: désormais, des femmes anthropologues étudient la société, primitive ou actuelle, et réinterprètent Lévi-Strauss et les autres.

MONIQUE DE GRAMONT

C'est un homme, le professeur Quadrepages qui, le premier, en 1855, a utilisé le mot *anthropologie* sur des affiches annonçant son cours. Et, pour bien préciser, il a ajouté « ou histoire naturelle de l'homme ». Désormais baptisée, la nouvelle science de l'humanité s'est rapidement développée et divisée en diverses branches: anthropologie ethnographique, ethnologique, préhistorique, zoologique, somatique, linguistique, criminelle, médicale et archéologique.

Être anthropologue consiste à étudier un aspect précis des modes de vie d'une société. Loin de travailler retiré-e dans sa tour d'ivoire, l'anthropologue s'installe au milieu des gens qu'il-elle compte observer et il-elle participe à la vie de la communauté. Cela s'appelle faire un terrain.

L'entreprise ne s'improvise pas. L'anthropologue lit et assimile

tout ce qui a déjà été écrit sur le peuple, la tribu ou le thème qu'il-elle a choisi. Il-elle doit, en général, apprendre la langue ou le dialecte utilisé dans la région où il-elle va se retrouver, seul-e ou avec des collègues, pour quelques semaines, quelques mois, voire une année; se familiariser avec les coutumes, les rituels afin de ne pas commettre d'impair. Le terrain, ça peut être une lointaine tribu de l'Amazonie ou un coin perdu du continent africain. Mais ça peut aussi être les immigré-e-s dans son pays ou le CLSC de son quartier.

Depuis que Broca a fondé la première société d'anthropologie en 1859, des milliers de recherches et de terrains ont été effectués. L'anthropologie a-t-elle tenu compte de l'existence des femmes au cours de ces enquêtes?

Partout où les hommes anthropologues sont allés, il y avait des

femmes. Pourquoi en ont-ils si peu parlé? Dans plusieurs tribus, la chose est connue, les hommes n'ont pas le droit de parler, voire de regarder les femmes. Encore moins de pénétrer dans leurs quartiers. Si le chercheur est accompagné de son épouse, il peut espérer recueillir par elle certains renseignements; il peut aussi essayer de questionner un homme de la tribu. Mais les informations qu'il obtient alors se trouvent forcément filtrées par la pensée et la vision d'un homme... avec les conséquences que l'on peut imaginer.

Des hommes anthropologues ont longuement étudié les moeurs et les activités d'une tribu de chasseurs-cueilleurs, les Buchiman (on en a d'ailleurs fait un film: *Man the Hunter*). Des femmes, il n'est quasi pas question. Comme l'a demandé l'anthropologue américaine Sally Slocum: «Que faisaient donc les femmes Buchiman pendant que les hommes étaient à la chasse?»

Dans une autre très belle étude sur la tribu des Bororo, le réputé Claude Lévi-Strauss écrit: «Le village entier partit le lendemain dans une trentaine de pirogues, nous laissant seuls avec les femmes et les enfants dans leurs maisons abandonnées.» L'image est troublante: on a l'impression que les femmes arrêtent de respirer et le village entier d'exister à la minute même où les hommes partent chasser...

Les hommes anthropologues présentent leurs travaux comme s'il s'agissait d'études de sociétés dans leur globalité. «Mais en vérité, ils ne parlent que de la seule réalité des hommes», soutient Françoise Braun, anthropologue et chargée de cours au département d'anthropologie de l'Université de Montréal. «Cette réalité devient pour eux la norme et les femmes y sont en marge. Ils ont le droit d'agir ainsi, mais il leur faudrait spécifier qu'ils décrivent l'univers des hommes et non celui de l'ensemble de la société. En conséquence, ce qu'ils rapportent n'est pas faux, mais partiel.»

Réjoignons-nous: la réalité des femmes commence tout de même à émerger des ténèbres et les travaux des femmes anthropologues éclairent d'un jour différent ceux de leurs collègues masculins. Ainsi une équipe de chercheuses — un homme et plusieurs femmes — est retournée chez les Buchiman dans le but de regarder vivre les femmes. Elle a découvert que même si cette société valorise beaucoup la chasse, 80% de toute la nourriture consommée provient du seul travail des femmes, comme c'est le cas dans la plupart des autres tribus de chasseurs-cueilleurs, comme ce fut presque toujours le cas, affirme l'anthropologue américaine Helen Fisher¹ dans un livre récent, *La Stratégie du sexe* (Éditions Calmann-Lévy): «La théorie longtemps défendue de l'homme primitif comme soutien de famille n'a aucun sens. Depuis des temps immémoriaux, les femmes sont les principales pourvoyeuses de l'alimentation générale.»

Suffirait-il donc d'étudier davantage les femmes pour obtenir un certain équilibre dans la vision d'un terrain? Françoise Braun est sceptique: «Les hommes anthropologues ont parlé des femmes dans certaines de leurs études. Ils commettent parfois un petit chapitre sur elles qu'ils glissent entre les poules et les rites religieux. Mais justement, de quelle manière ont-ils parlé, sous quel point de vue? Les hommes anthropologues qui ne voient pas de problèmes dans les rapports hommes-femmes au sein de leur propre société peuvent difficilement en voir ailleurs dans d'autres sociétés. Au fond, ce n'est pas qu'ils ne veulent pas voir le point de vue des femmes, c'est qu'ils ne peuvent pas!»

Hélène Valentini, anthropologue d'origine française installée au Québec depuis quelques années, partage ce point de vue: «Un chercheur observe toujours les comportements des autres à partir de la place qu'il occupe dans sa propre société. Comme l'homme et la femme n'ont pas le même statut dans la société, ce qu'ils vont faire ou rapporter sera déterminé par leur appartenance. Cela paraît très théorique, mais j'ai pu le vérifier sur le terrain.»

Appelée en 1983 à se joindre à une équipe déjà engagée dans une recherche sur les Achuars, une tribu de l'Amazonie péruvienne, Hélène Valentini, avant de partir, étudie avec soin les recommandations et les données de ses collègues: «On me prévient qu'il y a chez les Achuars plusieurs rituels assez rigides. Il existe par exemple une façon d'arriver dans une maison, de s'asseoir, d'accepter un bol de *masato*, une boisson de manioc fermenté. Et je devrai, bien sûr, respecter ces rites. On me demande aussi de me présenter comme l'épouse d'un des anthropologues de l'équipe parce que, m'affirme-t-on, les Achuars seraient choqués de voir arriver une femme avec un homme sans qu'elle soit son épouse. On m'explique enfin que la société des Achuars est égalitaire, que les femmes

Achuars ont beaucoup de pouvoir au sein de la tribu et qu'elles ont la main haute, entre autre, sur la boisson (le *masato*).

«Une fois sur place, au fil des semaines, j'ai pu me rendre compte que la réalité était tout autre. Oui, effectivement, il y a des rites, mais beaucoup moins importants pour les femmes que pour les hommes. Oui, les Achuars m'ont acceptée comme l'épouse de, mais ils étaient parfaitement capables de saisir que notre société ne fonctionnait pas comme la leur. En fait, ce qui leur paraît bizarre chez une femme n'est pas tant le fait de ne pas avoir d'homme que celui de ne pas avoir d'enfant. D'ailleurs, il y a chez eux des femmes qui vivent seules au village...»

«J'en arrive à la fameuse égalité au sein de la tribu et au prétendu pouvoir des femmes sur les hommes, à cause du *masato*... Les femmes Achuars sont les principales responsables de la production alimentaire et domestique. Elles assurent quotidiennement l'entretien des enfants et du mari. Levées les premières, elles raniment le feu, elles préparent le thé. Le premier service de *masato* débute dès le lever du soleil. Cette boisson est très importante pour les hommes Achuars; elle ponctue toutes leurs activités. Chacun en absorbe plusieurs gallons par jour.

«La femme Achuar doit cultiver le manioc, le cueillir, le laver, l'éplucher, ce qui lui demande environ trois heures de travail quotidien. Une besogne fatigante, dure, routinière effectuée en plein soleil ou sous des pluies torrentielles. Puis il lui faut cuire le manioc, le piler, en mastiquer une certaine partie (ce sont les bouchées enrobées de salive qui permettent la macération). Enfin il lui faut servir le *masato* plusieurs fois par jour, aussi souvent que l'homme le lui demande; cette tâche aussi requiert de trois à quatre heures de travail par jour.

«Lorsque l'homme part à la chasse, ou lorsqu'il va travailler à la construction d'une maison, c'est lui qui décide si elle doit le suivre; auquel cas, les activités de la femme passent au second plan. Elle devra mettre les bouchées doubles au retour pour s'occuper du jardin, des enfants, des repas. On le voit, presque toute l'organisation du temps des femmes dépend des activités des hommes.

«Pendant mon séjour chez les Achuars, je n'ai jamais vu une femme refuser de servir le *masato* à un homme. Les femmes sont-elles aussi bien traitées? J'ai des raisons d'en douter: une femme m'a confié qu'il y avait dans un des villages plusieurs femmes battues par leur mari et même des cas de rapt. Vous voyez... selon qu'on est homme ou femme, on a une vision très différente de la réalité. Quant à cette histoire de contrôle du *masato* par les femmes, elle me paraît curieuse: d'accord, les hommes ne fabriquent pas, ne servent pas le *masato*; mais ils utilisent quotidiennement le temps et le corps des femmes, comme outils pour y avoir accès. Alors qui contrôle qui?»

Mais ce n'est pas parce qu'on est une femme qu'on va nécessairement observer une réalité du point de vue des femmes. Françoise Braun rappelle que des femmes anthropologues ont, par exemple, décrit les mutilations sexuelles (ablation du clitoris, infibulation) subies encore aujourd'hui par quelques millions de femmes, comme un rite de passage assimilé à la circoncision. Discours exactement semblable à celui de la plupart des hommes anthropologues, encore maintenant, sous prétexte qu'il faut regarder ces pratiques dans leur aspect symbolique seulement. «Le reste ne nous regarde pas», disent-ils. Et que fait-on de la souffrance des femmes?

«Le jour où des anthropologues féministes ont analysé les mutilations sexuelles au-delà de leur aspect symbolique, elles ont mis en évidence la différence qu'il y a entre circoncision et mutilation sur les plans physique, psychologique, médical et politique. L'Organisation mondiale de la Santé et l'ONU, qui considéraient jusqu'alors acceptables les mutilations sexuelles féminines, ont finalement compris la gravité des conséquences... sans pour autant les faire cesser.»

Deirdre Meintel, une anthropologue d'origine californienne, est actuellement professeure adjointe à l'Université de Montréal. Désireuse de faire un terrain seule, elle a vécu plus d'un an dans un petit archipel de l'Atlantique, à plus de 600 km du Sénégal. Selon elle, les hommes anthropologues sont de plus en plus conscients de l'importance de la réalité des femmes dans leurs travaux et certains commencent à s'intéresser aux rapports hommes-femmes. Elle raconte: «Il y a plusieurs années, Malinowski, un très célèbre anthropologue, est allé étudier les habitants des îles Trobriand. Quelques années plus tard, une femme anthropologue, Annette Weiner, y est allée aussi. À son retour, elle a publié un livre qui a fait beaucoup jaser la communauté anthropologique, *La Richesse*

des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes (Éditions du Seuil, 1976) où elle apporte un point de vue différent de Malinowski.

«Elle a constaté que les femmes ont un certain type de pouvoir dans cette société trobriandaise, lié aux rites mortuaires, explique Deirdre Meintel. Les femmes de ces îles organisent seules la distribution des biens des morts en utilisant le réseau de la parenté; elles accèdent ainsi à une richesse, à un pouvoir non négligeable, mais qui n'est pas celui des hommes.» Malinowski n'avait vu, lui, que le pouvoir des hommes... et la beauté exotique des femmes!

Depuis que les femmes anthropologues ont entrepris de transformer la science de l'homme, on observe un changement bénéfique dans les écrits. «Tout récemment, des anthropologues ont démontré qu'un programme de développement en Tunisie a eu des conséquences très différentes pour les deux sexes, rapporte Deirdre Meintel. Certaines régions enregistraient une augmentation du produit national brut — ce qui faisait dire que le programme était un succès — mais le niveau de scolarité des filles y baissait. Les pères avaient retiré les filles des écoles — mais pas les garçons — pour les faire travailler et accroître ainsi la production! En réalité, le programme s'était avéré nocif pour les femmes.»

Depuis quelques années, les hommes s'intéressent plus qu'avant aux travaux des femmes anthropologues. Certains les trouvent d'ailleurs si remarquables qu'ils n'hésitent pas à les... récupérer. Des femmes anthropologues de trois universités ont confirmé la réalité de ces «vols» intellectuels (mais dans l'anonymat, par crainte de représailles). Plusieurs anthropologues hommes s'intéressent depuis peu, selon elles, à des questions développées par des femmes: la pornographie, la maternité, la fertilité. Elles estiment qu'ils en ont évidemment le droit, mais elles souhaiteraient que leurs collègues tiennent compte des travaux des femmes... sans pillage scientifique, et qu'en général ils respectent et soutiennent les travaux des chercheuses.

Un jour, cela donnera peut-être ceci: «Le lendemain, les hommes partirent à la chasse dans une trentaine de pirogues. Dans le village, les femmes se mirent à la besogne. Il leur fallait sarcler, cueillir les noix, les fruits, les racines, faire provision d'eau, cou-

dre, cuisiner, faire de la poterie, s'occuper des enfants, pêcher, mettre de l'ordre dans les cases, répartir les réserves. Ainsi, quand les hommes reviendraient, repus d'aventure, avec ou sans gibier, ils auraient à manger, à boire et à se vêtir dans un village vivant et agréable». Sans rancune, monsieur Lévi-Strauss.◇

1. Helen Fisher est vice-présidente de la section d'anthropologie de l'Académie des sciences de New York et chercheuse à la New School for Social Research.

ÊTRE ANTHROPOLOGUE ET FEMME

«La réussite de Margaret Mead et de Ruth Benedict donne peut-être l'impression que les femmes peuvent facilement faire carrière en anthropologie. Ce n'est pas le cas, et ces deux illustres chercheuses sont des exceptions», déclare madame Meintel.

Celles qui veulent faire de la recherche — des organismes privés ou publics et des gouvernements accordent des contrats — doivent avoir une maîtrise (deux années d'études après le bac). «Mais celles qui veulent faire une carrière universitaire doivent obtenir un doctorat», affirme la spé-

cialiste. Même alors, les postes réguliers n'abondent guère. Madame Meintel en a trouvé un après 11 ans de travaux par contrats. Le salaire de base annuel est alors d'environ 30 000\$.

Dans toute l'Amérique du Nord, rappelle-t-elle, les femmes sont depuis longtemps majoritaires au niveau du bac. Depuis quelques années, elles terminent davantage leur maîtrise. Actuellement, près de 50% des étudiants en maîtrise à l'Université de Montréal sont des femmes, tandis qu'au doctorat, elles ne forment que 33% des effectifs.



20%

de réduction

SUR TOUS NOS LIVRES

FORMAT DE POCHE

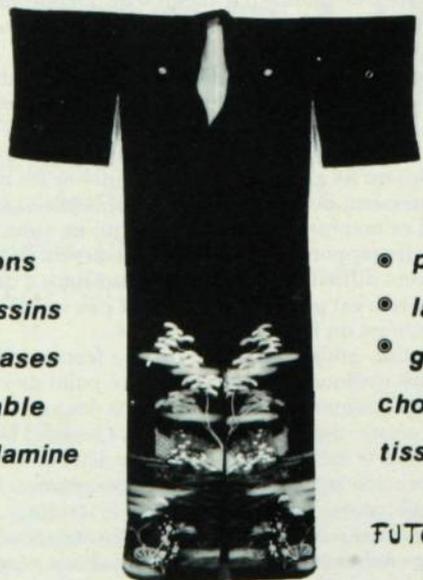
AGENCE DU LIVRE

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE

1246 rue St-Denis — Montréal, Qué. H2X 3J6 —

Tél.: 844-6896

kimono ancien



- futons
- coussins
- 15 bases en érable ou mélamine

- paravents
- lampes
- grand choix de tissu



LA QUALITE AUX PRIX ABORDABLES !

3933a St. Denis, Mtl.	843 4739
220 Laurier O., Mtl.	270 8175
5860 St. Hubert, Mtl.	271 5489

Comment expliquer cette désertion? «Quand on atteint le doctorat, on change de statut: d'élève on devient collègue et la compétition commence à jouer», explique madame Meintel. Sa collègue Françoise Braun ajoute: «Quand on arrive dans un réseau de professionnels, on a besoin d'avoir des modèles, et aussi de soutien, de complicité. Or le réseau actuel est constitué d'hommes. Il n'y a pas assez de femmes professeures pour nous ouvrir les portes. De plus, les jurys formés pour octroyer des subventions, distribuer des bourses, annoncer des nominations, sont habituellement composés d'hommes — uniquement ou majoritairement. Et ces hommes, évidemment, choisissent d'autres hommes! Un exemple parmi d'autres: cette année, l'Association canadienne française pour l'avancement

des sciences (ACFAS) a décerné huit prix; sept sont allés à des hommes... un à une femme. Et c'était une première!»

Pierrette Désy, présidente sortante de la Société canadienne d'ethnologie (SCE), professeure à l'UQAM, est tout à fait d'accord avec Meintel et Braun: «Beaucoup de femmes ont une formation anthropologique, au Québec, mais celles qui peuvent exercer le métier, ou qui ont des postes universitaires réguliers ne sont qu'une quinzaine. Les autres ont des bourses de recherches indépendantes, restent chargées de cours... ou finissent par travailler dans un autre secteur! Au Canada, il y a une femme anthropologue pour trois hommes dans les niveaux supérieurs (chargées de cours ou professeures). Au sein de la SCE, il s'est formé un réseau de (55) femmes qui enquête actuellement sur le

statut, les tendances à l'embauche, le traitement réservé aux recherches des femmes et la discrimination.

«Malheureusement, les anthropologues francophones ont peu répondu, jusqu'à présent, aux questionnaires envoyés par le réseau. Et pourtant, nous savons que c'est au Québec qu'elles ont le plus de difficultés.

«Quant aux champs de recherches des femmes, d'après les réponses reçues, ils couvrent surtout la condition des femmes ou les relations hommes-femmes, mais j'aurais tendance à nuancer ce portrait. En réalité, beaucoup d'entre elles travaillent aussi sur d'autres sujets, ce qui est une bonne façon de faire avancer la vision féministe en anthropologie. Par exemple, quand je travaille sur la notion de captivité (Indiens captifs et Blancs captifs), il est évident

que je ne peux pas éluder les Indiennes captives, et que je vois la question non plus sous un angle "guerrier", mais plus largement social, où le sort réservé aux femmes est intégré dans son ensemble culturel.»

Voici, pour finir, quelques recherches féministes menées au Québec. Carmen Lambert (McGill): femmes indiennes dans les régions urbaines du Québec. Mariette Gobeil (Laval): femmes latino-américaines. Élise Massicotte (Université de Montréal): santé des femmes aymara en Bolivie. Suzanne Gérin-Lajoie (UdeM): relations entre hommes et femmes en Guadeloupe. Irène Demczuk (UdeM): impact des microtechnologies sur les travailleuses québécoises. Françoise Braun (UdeM): historique du concept de matriarcat dans une perspective féministe. ♡

MONIQUE DE GRAMONT
GLORIA ESCOMEL

Eva Thomas

Le viol du silence



*A toutes celles qui ont connu
la prison de l'inceste,
pour que nos voix se mêlent*

aubier

**Comment s'est-elle
retrouvée dans le grand lit
conjugal avec cet homme
qu'elle ne reconnaissait
plus? Pourquoi n'a-t-elle pas
crié? Pourquoi, pourquoi
s'est-elle laissé faire?**

**Il lui faudra près de trente
ans pour vivre jusqu'au bout
l'horreur de cette nuit-là.**

**Un témoignage
bouleversant.**

AUBIER
Diffusion flammariion